

veloppement parallèle des arts. L'image qui semblerait le mieux représenter, dans son effet général et dans son ensemble, l'œuvre de Thucydide, c'est celle d'un beau temple grec comme ceux de Corinthe ou de Pæstum, fruits de cette époque où l'art, encore étranger à l'élégance exquise des détails, réalise déjà l'idée d'une harmonie puissante et durable. Revêtu d'un caractère de force et de sévérité, l'édifice religieux admet peu d'ornements extérieurs, et semble uniquement destiné à être la demeure éternelle du Dieu dont la statue est dans le sanctuaire. La divinité qui habite l'œuvre de Thucydide et qui fait sentir sa présence dans toutes les parties, c'est la raison.

CHAPITRE IV

DE L'ORIGINALITÉ DU GÉNIE DE THUCYDIDE

DES PRINCIPES ET DES IDÉES PERSONNELLES DE THUCYDIDE. INFLUENCES QU'IL A SUBIES. SA MORALE. SA POLITIQUE. SES IDÉES GÉNÉRALES. SON PATRIOTISME ET SON CARACTÈRE. — DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR THUCYDIDE DANS L'ANTIQUITÉ SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ÉLOQUENCE : POLYBE, SALLUSTE, TACITE, DÉMOSTHÈNE.

I

Des principes et des idées personnelles de Thucydide. Influences qu'il a subies. Sa morale. Sa politique. Ses idées générales. Son patriotisme et son caractère.

Quelque peu que l'on touche au livre de Thucydide, on l'y entrevoit lui-même. Non qu'il affecte de se montrer; il se couvre de voiles au contraire, et tous ses interprètes ont senti la nécessité et le péril de chercher une pensée qui se cache à demi. Mais telle est son originalité,

la source en est si bien, non pas dans les habitudes extérieures du style, mais dans le fond même de l'esprit qui la possède, que cet esprit frappe inévitablement l'attention. Il était donc impossible de parler des récits de Thucydide, et surtout de ses discours, où il a mis tant de lui-même, sans indiquer la nature propre et la disposition générale de ses idées. Ce n'est pas assez pour qui veut le comprendre : il faudrait encore s'arrêter à définir les caractères intimes de ce génie original. Si Thucydide, par la réserve qu'il s'est imposée, n'aide pas toujours un pareil effort, il le provoque, en disant hautement qu'il travaille pour l'avenir. Qu'entend-il en effet par là ? Ce n'est pas seulement transmettre à la postérité des renseignements exacts sur les faits qu'il raconte, c'est contribuer à son éducation ; c'est entrer en communication avec les intelligences qui observeront et qui jugeront un jour, pour les aider à reconnaître la vérité sur leur propre temps. Le but avoué de son histoire, celui qu'il croit le but principal de l'histoire, c'est donc un but philosophique.

Cette conception est déjà en elle-même la preuve d'une originalité puissante. Qui, avant Thucydide, avait songé à faire du récit des faits passés ou contemporains une leçon pour l'humanité ? Personne, à coup sûr, parmi les historiens, encore esclaves des légendes et des fables, même quand ils osaient les mettre en doute. Personne même parmi les philosophes ; leurs explications générales de la nature et de l'homme, leurs libres interprétations des traditions poétiques et merveilleuses pourraient tout au plus avoir frayé la voie à l'idée précise et féconde dont on trouve chez lui la première expression. Cependant les hommes qui sont venus avant lui, historiens et philosophes, ne lui ont pas été inutiles. Il faut tenir compte de cette influence générale qui s'est inévitablement exercée sur lui à un moment où, sur tous les points du monde grec, l'esprit d'investigation et de critique se développait. Il est surtout nécessaire, pour le comprendre lui-même, de voir quels exemples ou quelles leçons ont agi directement sur son esprit et ont pu contribuer à le former.

Les exemples lui sont venus des historiens, de deux surtout : d'Hécatée, qui, avant lui, avait hautement réclamé contre les mensonges et la crédulité des Grecs; et plus encore d'Hérodote. Ce second point a été mis en question; on a complètement nié les rapports d'Hérodote et de Thucydide. Tout le monde connaît cependant ce petit récit qui nous montre Thucydide à quinze ans, versant des larmes d'admiration et d'envie à la vue de l'enthousiasme excité par une lecture solennelle d'Hérodote à Olympie, et tout le monde en a été charmé. Mais les sceptiques ont beau jeu à remarquer comme tout s'arrange dans cette scène pour le plaisir de l'imagination : quoi de plus touchant que cette inspiration directe d'un triomphe qui éveille dans l'âme d'un enfant le sentiment de sa vocation, la remplit d'une émulation féconde et rapproche par une communication merveilleuse deux génies rivaux? C'est pour cela même qu'ils n'ont pas tort de signaler ici une de ces fables par lesquelles la Grèce vieillissante aimait à embellir ses souvenirs les plus beaux.

On trouve aussi que Thucydide s'est montré peu reconnaissant pour Hérodote, qu'il ne nomme même pas, qu'il réfute par allusion et qu'il confond dans une désignation dédaigneuse avec tous ceux qui n'ont cherché qu'à bercer de fables les oreilles et l'esprit de leurs auditeurs. On se demande enfin, en s'appuyant sur une discussion de dates, quelle utilité Thucydide a pu retirer d'un ouvrage qui ne fut probablement publié qu'après sa mort.

Il est certain en effet qu'il n'a pu avoir entre les mains toute l'*Histoire* d'Hérodote. Mais a-t-on le droit d'en conclure qu'il n'a pas connu ces fragments que les lectures publiques avaient livrés à l'avidité littéraire des grandes villes de la Grèce, et qu'il a été inutilement témoin des honneurs dont Athènes même récompensa la plus authentique de ces lectures? En réalité, Hérodote excita l'ardeur de Thucydide par le spectacle de sa gloire, et lui aplanit le chemin en lui montrant ce que pouvaient déjà faire l'amour et le sens de la vérité dans la critique, et l'art de peindre dans la narration.

Cependant, une différence profonde sépare les deux grands historiens, et cette différence vient à la fois de la diversité de leur génie et de celle de leur éducation. Quels qu'aient été les services rendus par Athènes à Hérodote lui-même, c'est le chef-d'œuvre de l'école ionienne qu'il a produit; Thucydide, au contraire, a élevé le premier et le plus grand monument de l'école attique. Or, s'il y réussit, ce fut grâce à la tradition athénienne et, en même temps, à un concours d'influences qui, à ce moment, développaient le génie propre d'Athènes et l'amenaient, soit par des secours, soit par des luttes, à revêtir ses caractères définitifs. Les témoignages anciens nous disent en effet qu'il profita de l'enseignement d'Antiphon et d'Anaxagore, et qu'il dut aussi quelque chose à Prodicus et à Gorgias.

Parmi ces maîtres, celui qu'il faut nommer le premier, c'est Anaxagore. Thucydide a été l'héritier des premiers philosophes plus que des premiers historiens; ces hommes, qui s'étaient dévoués à la lutte pénible et inquiète de la raison naissante contre les puissants mensonges qui la

retenaient captive, préparèrent le libre et vigoureux essor de son intelligence. Anaxagore, en lui transmettant le fruit de ces efforts redoublés déjà pendant plus d'un demi-siècle, y joignit sa propre inspiration. Il est resté, lui aussi, un physicien. Mais les traits les plus populaires de sa vie et de ses doctrines le séparent de ceux qui ne surent qu'inventer des systèmes exclusifs de la nature, et brisent pour lui le cercle fatal où se consumèrent les forces de leur esprit. Celui qui s'oubliait à contempler, des sommets du Mimas, les harmonies du ciel et qui un jour s'écria : « L'esprit est infini; il est souverain et sa puissance lui est propre; il n'est mêlé à aucune chose et seul il existe en soi; » celui-là n'est plus seulement l'ingénieur auteur d'une explication matérielle ou mécanique du monde; c'est le père du spiritualisme, c'est le précurseur de la philosophie athénienne, et ses disciples apprendront à se faire une idée plus pure de la vérité et à se former de l'art une conception plus sévère et plus haute. Phidias saura représenter les dieux; Périclès, gouverner la répu-

blique la plus capricieuse par l'ascendant de sa raison; Thucydide, comprendre et juger le cours des choses humaines.

L'éducation que Thucydide reçut d'Antiphon semble avoir été plus particulièrement littéraire. Cependant Antiphon était plus qu'un maître de rhétorique; c'était un politique et un homme d'action. Il semble avoir conservé quelque chose de cette antique tradition athénienne que Solon avait transmise au maître de Thémistocle, un certain Mnésiphile de Phréar. « Cet homme, dit Plutarque¹, n'était pas un rhéteur, ni un de ces philosophes qu'on a nommés physiciens; mais il faisait sa profession d'enseigner ce que l'on appelait la sagesse, c'est-à-dire les qualités intellectuelles et pratiques d'un citoyen capable de prendre part aux affaires de son pays. » Antiphon était un rhéteur, il cultiva et il enseigna l'art de la parole; son habileté le rendit même suspect au peuple, et, par là, dans la plupart des circonstances, l'écarta personnellement des

¹ *Vie de Thémistocle.*

débats politiques ou judiciaires; mais la fin de sa vie, racontée par Thucydide lui-même, nous le montre organisant une révolution, et, d'après le même témoignage, quiconque avait à paraître devant un tribunal ou devant le peuple, trouvait en lui le plus précieux conseiller. A son école, l'historien de la guerre du Péloponèse put donc apprendre aussi à connaître les affaires et les hommes.

A ces influences d'Anaxagore et d'Antiphon, qu'on joigne encore celle de Prodicus et de Gorgias; qu'on se rappelle les efforts de ces deux maîtres pour faire du langage l'interprète exact et subtil des rapports et des différences des idées, ne sera-t-on pas préparé à voir dans Thucydide, d'un côté, un esprit ferme et précis, nourri d'expérience et de réalité; de l'autre, une raison également habituée aux spéculations hardies et aux analyses délicates? Tels sont en effet les caractères que découvre en lui notre examen. Quand il applique à l'histoire ces forces si puissantes et si bien réglées, il la conçoit en moraliste et en philosophe. La morale et la philoso-

phie, sans l'entraîner hors des limites légitimes de l'histoire, l'éclairent pour lui et lui en découvrent toute l'étendue.

Le caractère moral de l'œuvre de Thucydide est incontestable ; il importe cependant de déterminer où il réside et en quoi il consiste, car il n'est pas toujours où nous nous attendrions à le trouver. Ainsi ne semblerait-il pas qu'il dût principalement éclater dans des jugements particuliers portés sur la conduite des individus et sur celle des peuples ? Consultons le livre de l'historien.

C'est au sujet des individus qu'il arrive le plus souvent à Thucydide d'exprimer une appréciation. Mais cette appréciation, quand il la fait, est singulièrement discrète et contenue. Une parole sévère, une phrase méprisante flétrissent les démagogues Cléon et Hyperbolus : Cléon, « le plus violent des citoyens ; » Hyperbolus, « un misérable, que l'ostracisme avait frappé, « non par crainte de sa puissance et de son « crédit, mais pour son caractère et comme la « honte de la ville. » C'est une justice sommaire

et terrible, malgré le calme inaltérable du juge. Ce même juge, nous l'avons vu, peut aussi, par quelques mots jetés au milieu de réflexions politiques, donner une haute idée de la probité et de la grandeur d'âme de Périclès. Ailleurs il ne parle même pas : pour rendre hommage au patriotisme du Béotien Pagondas et aux vertus de Brasidas et d'Hermocrate, il s'en remet au spectacle de leurs actions ou à l'effet des paroles qu'il leur prête. Ailleurs enfin, il parle, mais dit autre chose que ce que demande notre conscience émue, ou, du moins, nous confond par sa réserve et sa sérénité. Par exemple, comment ne lui échappe-t-il pas, à lui, le narrateur si pathétique du désastre de Sicile, une seule parole d'impatience contre les lenteurs et les faiblesses superstitieuses de Nicias qui ruinent les affaires des Athéniens ? Non, l'historien n'accorde pas cette satisfaction à notre émotion, ni à la sienne, et, au moment où ce général périt victime de la catastrophe qu'il aurait dû prévenir, nous ne lisons qu'un éloge de sa piété.

Ce calme nous surprend, surtout, lorsqu'au

lieu de profiter à un honnête homme, il semble au contraire tourner à l'avantage d'un mauvais citoyen. Thucydide ne nous déguise pas l'ambition ni l'égoïsme d'Alcibiade ; il le montre indiquant à Sparte les moyens de nuire à sa patrie, combattant même avec les ennemis contre ses concitoyens : est-ce donc suffisant ? Quoi ! pas un mot d'indignation contre lui, pas même un mot de blâme n'a pu trouver place dans l'appréciation de la conduite des Athéniens à son égard¹ ? Il se borne à regretter que les habitudes d'Alcibiade, par leur disproportion avec sa fortune privée, l'aient fait soupçonner de viser à la tyrannie et aient décidé le peuple à lui retirer la conduite de la guerre qu'il dirigeait avec succès. Il semble que toute la question soit de savoir de quel côté était l'intérêt du moment. Quant aux idées de dignité et d'honneur, quant au sentiment de l'humiliation où descend un peuple qui pour quelque temps se met aux pieds d'un pareil citoyen, il est impossible de croire

¹ Liv. VI, ch. xv.

que Thucydide n'en ait pas été touché, cependant il ne le dit expressément nulle part et ne croit pas nécessaire d'offrir autre chose à l'esprit que l'image exacte des faits.

Voici un dernier exemple non moins remarquable. Nous venons d'assister aux différentes phases de la révolution des Quatre-Cents. Nous avons vu le succès de leur complot à Athènes et à l'armée de Samos, leur tyrannie et leur violence dans la ville, puis, quand une justice de la destinée a dissous leur association et confondu leurs desseins, les efforts désespérés de quelques-uns d'entre eux pour garder le pouvoir et sauver leur vie, même, disait-on, au prix de la liberté et de la puissance de leur patrie. Ils échouent, et Antiphon, un de leurs principaux chefs, est condamné à mort. A ce moment, que dit de lui Thucydide¹ ? Il se borne à vanter le caractère et l'éloquence du grand orateur. Mais Antiphon a conduit cette révolution dont un fidèle tableau nous retraçait tout à l'heure les

¹ Liv. VIII, ch. Lxviii.

excès ; il a même fait partie de cette ambassade qu'on accusait d'avoir voulu livrer à Sparte les vaisseaux et les murs du Pirée : quelle part de responsabilité lui revient-il dans ces violences et dans ces négociations suspectes ? Si Thucydide tient à la mémoire de son maître et s'il le croit innocent, comment ne le disculpe-t-il pas ? S'il le croit coupable, comment ne le condamne-t-il pas lui-même, et se contente-t-il de louer en général son mérite et sa vertu ? Dans ce cas, comme dans le précédent, il ne suffit pas de remarquer une réserve singulière ; il y a peut-être aussi un trait du caractère grec. Antiphon et Alcibiade possédaient chacun une grande intelligence : il semble que l'historien soit plus occupé de les admirer ou de les comprendre que de juger leur moralité.

On voit donc que, si, dans ces jugements, la valeur morale des actions est quelquefois nettement déterminée, elle ne l'est pas toujours. Évidemment Thucydide serait un moraliste médiocre, s'il n'avait pas fait une plus large part aux principes de la justice et du bien. Il leur a fait

une part très-grande au contraire ; mais, le plus souvent, ce n'est pas dans l'expression directe et explicite de ses propres sentiments : sans intervenir lui-même, il a soin que chacun des actes qui paraît à nos yeux se présente revêtu du caractère honorable ou honteux qui lui convient. Par la seule vertu de l'expression et, en particulier, par un effet des discours, l'impression morale est partout nette et distincte.

Cela est encore plus vrai de la manière dont il nous fait apprécier la conduite des peuples. Et il en devait être ainsi, car on éprouve plus rarement le besoin d'exprimer une conclusion morale sur un peuple que sur un individu. Ici il suffira de rappeler un seul exemple. Thucydide nous raconte au troisième livre¹ que les Spartiates et les Thébains, après avoir invité à se rendre deux cents hommes qui restaient encore à Platée, les ont mis à mort au mépris de l'humanité et du droit. On ne peut douter qu'il condamne cette perfidie ; mais où est la preuve de

¹ Ch. LI et suiv.

ses sentiments ? Seulement dans l'éloquente et pathétique protestation des victimes. Qui ne les plaint, en effet, et ne flétrit leurs bourreaux, en entendant ces derniers citoyens de la plus dévouée et de la plus héroïque des petites villes de la Grèce exprimer le douloureux sentiment de l'abandon qui les livre à leurs ennemis mortels, et s'adresser inutilement à la justice et à l'honneur des Lacédémoniens qu'ils ont imprudemment acceptés pour juges ? « ... Nous vous prions, au nom des dieux qui ont présidé autrefois à notre alliance, et du courage que nous avons montré pour la cause des Grecs, de vous laisser fléchir et de renoncer à ce que peuvent vous avoir persuadé les Thébains. Nous vous le demandons pour prix de nos services, n'immolez pas ceux qu'il ne convient pas que vous immoliez ; à une reconnaissance honteuse préférez une reconnaissance honorable, et n'allez pas, par condescendance pour d'autres, vous charger vous-mêmes d'un déshonneur. Vous aurez bien vite détruit nos corps, mais vous aurez plus de peine à effacer la honte de cette action... Re-

gardez les tombeaux de vos pères qui, après être tombés sous les coups des Mèdes, ont été ensevelis au milieu de nous : chaque année nous leur rendons des honneurs publics, leur portons des vêtements et les autres offrandes d'usage, leur présentons les prémices de tous les fruits de notre pays, comme des amis chargés des dons d'une terre amie, comme des alliés qui s'adressent à d'anciens compagnons d'armes... Songez-y : quand Pausanias leur a donné cette sépulture, il a cru les déposer au milieu d'amis, dans une terre amie elle-même : vous, si vous nous tuez, si par vous le sol de Platée devient un sol thébain, que ferez-vous autre chose que d'abandonner vos pères et vos parents sur un territoire ennemi, de les livrer à leurs meurtriers, de leur ravir le culte qui leur est maintenant rendu ? De plus, cette terre qui a vu la délivrance des Grecs, vous la ferez esclave ; ces temples où ils ont prié avant de vaincre les Mèdes, vous les rendrez déserts ; ces sacrifices transmis par les ancêtres, vous les priverez de ceux qui les ont établis et fondés. Lacédém-